

David Sudre, **globalisation** signifie-t-il uniformisation ?

Chercheur à l'Université Paris-Descartes, David Sudre a co-dirigé un ouvrage qui met en perspective la « diffusion globale » du sport et la réalité des « pratiques locales ». Son analyse, au lendemain du Mondial de football.

D David Sudre, la Coupe du monde de football au Brésil a vu la planète entière vibrer à l'unisson. Peut-on y voir le meilleur exemple de la « globalisation » du sport ?

Tout dépend de ce que l'on entend par « meilleur exemple »... Le « Mondial » de foot est en effet, avec les Jeux olympiques, l'événement le plus caractéristique de la globalisation du sport. Le football est le sport le plus pratiqué au monde et le plus regardé à la télévision. Il a bénéficié au Brésil de moyens de retransmission sans commune mesure : 34 caméras par match, de puissants réseaux de télévision... En revanche, les effets de cette globalisation sont-ils positifs ou négatifs ? On peut s'interroger sur la façon dont la Fifa, organisation internationale qui brasse des centaines de millions d'euros, impose au pays organisateur ses normes et ses codes, sans se soucier de la culture locale. La Fifa considère que durant l'événement le football doit devenir la priorité de la vie sociale, en exhortant les populations à mettre de côté leurs problèmes et à renvoyer une image lisse et aseptisée de leur pays. D'où ces réactions face aux mouvements sociaux dénonçant les investissements colossaux engagés pour bâtir des stades à la capacité souvent disproportionnée, alors que cet argent aurait été mieux

mis à profit dans le domaine des transports, de l'éducation et de la santé. Il est également révélateur que l'horaire des matchs a été fixé en fonction des exigences des télévisions européennes, quitte à les programmer à la mi-journée, ce qui est une aberration sur le plan sportif et traduit une forme de domination occidentale.

En même temps, pour un pays émergent comme le Brésil, le pari fait à travers sa candidature à la Coupe du monde 2014 et aux Jeux olympiques 2016 était de s'affirmer à la fois comme une nouvelle puissance économique et un pays chaleureux, accueillant pour le tourisme. De petits pays comme le Costa Rica ou l'Algérie ont également été valorisés par la prestation de leur équipe nationale.

Dans le premier chapitre de l'ouvrage que vous avez co-dirigé, le chercheur britannique Richard Giulianotti détaille « les enjeux de la globalisation »...

Richard Giulianotti rappelle que la globalisation du sport renvoie à cette « compression du monde » caractérisée par l'intensification des échanges internationaux. Les populations se rencontrent de plus en plus facilement, que ce soit à travers les médias ou les modes de transport. Or la globalisation pose question à la fois sur le plan économique, social, culturel... Le fait de s'intéresser au sport permet notamment de mettre en évidence la dualité entre deux processus opposés : ceux d'« homogénéisation » et d'« hétérogénéisation ». Deux écoles de pensée s'affrontent à travers eux. La première estime que la globalisation est synonyme d'uniformisation culturelle et impose à la fois des valeurs et un système économique : c'est avant tout le modèle américain qui est dénoncé là. La seconde observe en revanche que la globalisation donne lieu à des formes de création culturelle ou d'hybridation. C'est ce que met en évidence le chercheur indien Arjun Appadurai (1), qui parle d'« indigénéisation » pour caractériser la façon dont les cultures locales s'approprient certains sports, en les modifiant. Comment les Sud-Américains ont par exemple changé la façon de jouer au football, sans pour autant en modifier les règles. Comment les Indiens ont adapté le cricket, ou comment les habitants des îles Trobriand (2) ont transformé ce passe-temps britannique en un rite qui fait sens pour eux...



Le sport, diffusion globale et pratiques locales, L'Harmattan, 2014, 220 pages, 22 €.

REGARDS SUR LA MONDIALISATION DU SPORT

Docteur en sociologie, membre de l'équipe de recherche « Techniques et enjeux du corps » à l'Université Paris-Descartes, David Sudre s'est notamment intéressé à l'influence de la NBA et de la culture américaine sur les jeunes basketteurs de région parisienne.

L'ouvrage collectif qu'il a coordonné avec Matthieu Genty, enseignant en Staps à l'Université Lille 2, appréhende le sport comme « un produit culturel globalisé ». Il en pointe les « dynamiques de diffusion » et propose plusieurs exemples d'« appropriations locales des cultures sportives ». Entre autres contributeurs de ce travail universitaire figurent Pierre Parlebas, Bertrand During et Richard Giulianotti, professeur à la School of Sport, Exercise and Health Sciences de l'Université de Loughborough (Royaume-Uni). ●

Richard Giulianotti fait pour cela référence au concept de «glocalisation»...

Ce néologisme traduit la relation entre le «global» et le «local»: comment l'un s'inscrit dans l'autre. Comment le judo japonais, celui des origines, a été adapté en France, avec la création de ceintures de couleur. Ce terme de «glocalisation» souligne qu'il n'y a pas une assimilation totale du modèle dominant.

Dans votre article sur «l'américanisation» du basket en France, vous pointez cependant le fait que les jeunes franciliens s'identifient complètement aux champions de la NBA et à la culture hip-hop des *playgrounds*. Comment expliquez-vous cette fascination, qui ne se retrouve guère dans d'autres sports ?

Je me suis penché tout particulièrement sur ce phénomène puisqu'il était l'objet de ma thèse de doctorat. Je reprends notamment à mon compte le terme de *hip-hop ball*, néologisme qui traduit la façon dont la culture du hip-hop a envahi les parquets de la NBA, la National Basketball Association. De nombreux joueurs Noirs se revendiquent des quartiers populaires, des ghettos et de la culture de la rue; ils portent des tenues extra-larges, des éléments vestimentaires très connotés comme le bandeau, et vont jusqu'à participer à l'enregistrement d'albums de rap. Ces deux espaces culturels, le sport et la musique, sont très valorisants pour les populations afro-américaines des quartiers populaires, et incarnent un moyen d'ascension sociale. Or cette culture est très diffusée médiatiquement et relayée par la NBA, qui y voit l'opportunité d'élargir son audience et de vendre des maillots (3). C'est ainsi qu'elle est arrivée en France via Canal+ alors que le basket français était lui-même invisible dans les médias, et s'est imposée comme la culture basket de référence, d'autant plus que depuis la *dream team* des Jeux olympiques de Barcelone les Américains exercent une domination sans partage au niveau mondial.

Mais pourquoi cette culture rencontre-t-elle un tel écho auprès de ces jeunes ?

Parce que certains de ces jeunes basketteurs développent à travers elle leur propre identité culturelle, sur le terrain comme en dehors. Je les appelle des basketteurs «Cain-ri», transposition en verlan de l'argot «Ricaïn», car c'est ainsi qu'ils se nomment (4). Ces jeunes, principalement Noirs d'origine africaine ou antillaise, habitants des quartiers populaires de banlieue parisienne, ont le sentiment de ne pas avoir leur place dans les médias français. Le basket américain est pour eux «une référence diasporique valorisante», pour reprendre les mots de l'historien Pap Ndiaye. Les stars du basket NBA sont pour les jeunes Noirs des banlieues françaises des modèles de réussite sociale.

Si l'on se cantonnait au basket, on pourrait penser que les États-Unis, puissance culturelle dominante, imposent leurs pratiques sportives comme ils imposent leur cinéma et leur musique. Or cela ne vaut pas pour le football américain et le base-ball. En dépit des efforts des ligues professionnelles pour exporter leur «produit» en Europe, la greffe n'a jamais pris...

En effet, le base-ball s'est développé à Cuba et au Japon, mais pas sur le Vieux continent. Je mets cela en rapport avec l'ethno-motricité des sports: leur culture, et plus



précisément leur gestuelle, leur système de jeu, leur mise en spectacle. Le football américain et le base-ball sont des sports d'équipe très individualisés: le rôle du *quarterback* et du *pitcher* y sont déterminants, et l'on s'y fait peu de passes. Ce sont aussi les sports où il y a le plus d'arrêts de jeu, ce qui correspond à l'organisation du spectacle américain, celui de l'*entertainment*, avec des coupures pendant lesquelles on va consommer...

Pourtant, à en croire certains observateurs, le soccer pourrait bientôt les concurrencer. L'écho rencontré par le parcours de l'équipe américaine au Brésil a même suscité outre-Atlantique des discours identitaires, du genre: «Ce n'est pas un sport de chez nous»...

Il faut avoir à l'esprit que la dimension de «sport national» est très importante aux États-Unis. Le foot US et le base-ball sont nés avec le pays et sont partie prenante de la culture américaine. C'est même de l'ordre du mythe. Il est donc difficile d'imaginer que les Américains puissent s'approprier une pratique qui n'est pas née chez eux. Pascal Boniface, directeur de l'Institut de relations internationales et stratégiques (Iris), rappelle que le soccer, le football de chez nous, est associé aux migrants, notamment sud-américains. Or, aux États-Unis, l'intégration passe aussi par l'appropriation des sports nationaux. C'est probablement pourquoi certains voient dans le soccer, déjà très implanté parmi les pratiquantes féminines, une menace pour l'identité américaine. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE BRENOT

(1) Auteur de *Après le colonialisme, les conséquences culturelles de la globalisation*, Payot et Rivages, 2005.

(2) Situées dans l'océan Pacifique, au large de la Papouasie-Nouvelle-Guinée.

(3) «Le basket NBA: l'incarnation d'une Amérique post- raciale?», D. Sudre et M. Genty, in *Revue de recherche en civilisation américaine*, n°3, mars 2012 (en ligne).

(4) «Être "Cain-ri". L'appropriation du basket américain en banlieue parisienne», D. Sudre, *Terrain*, n° 62, 2014, pp. 166-179 (et en ligne).

David Sudre:
«Les cultures locales s'approprient certains sports, en les modifiant. Il n'y a pas d'assimilation totale du modèle dominant.»